

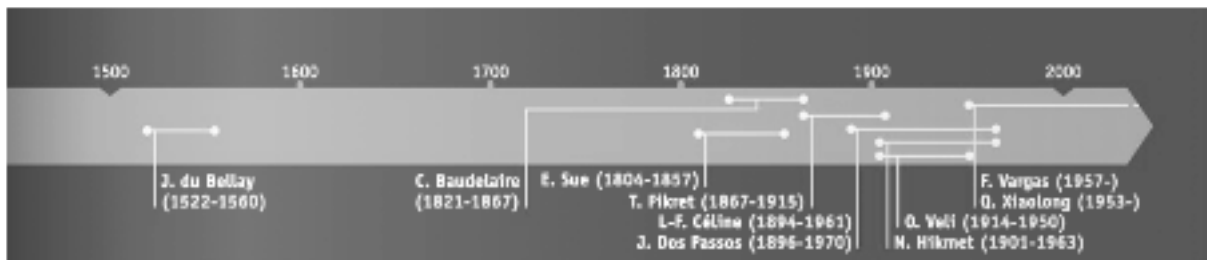
4e Questionnement complémentaire : La ville, lieu de tous les possibles ?

Séquence : LA VILLE ENTRE CHIEN ET LOUP

Objectifs du chapitre

- Découvrir comment la diversité de la ville **inspire** les écrivains et les artistes.
- Réfléchir **au rôle** d'un début de roman.
- Découvrir le genre **policier**.

Repères temporels



Pour entrer dans le chapitre

1) Que signifie l'expression "Entre chien et loup ?" Que vous inspire-t-elle ? désigne le soir ou le matin, moment de la journée où il fait trop sombre pour pouvoir différencier un **chien** d'un **loup**.

2) Qu'évoque pour vous le mot « ville » ?

Réponses possibles :

des mots : urbain, rue, trottoir, métro, maisons, sonnette, commerce, café, passage piéton, crotte de chien, amende, parking, racket, pavés, boulangerie, mairie, parc, feu rouge, vélo, immeuble, quartier, cité ;

des définitions : en France, agglomération de plus de 2000 habitants ;

des citations, des textes, des chansons ;

des souvenirs personnels.

3) a) Quels romans, séries ou films policiers connaissez-vous ?

b) À quoi reconnaît-on un récit policier ?

a) Propositions libres des élèves.

b) On reconnaît un récit policier à certains éléments : un crime, un criminel, une victime, un enquêteur, du mystère, des indices, une révélation finale.

4) D'après vous, pourquoi les récits policiers se déroulent-ils souvent en ville ?

Voici un exemple de réponse :

Je pense que les récits policiers se déroulent souvent en ville car c'est un lieu où il peut se passer beaucoup de choses : il y a beaucoup d'habitants, des milieux sociaux très contrastés s'y côtoient, des réseaux criminels y sévissent.



↳ Roger Schall, , photographie, 1935.
Gare De Lyon (R. Schall)

L'image

1) Décrivez cette photographie.

Où a-t-elle été prise ? Quelles impressions s'en dégagent ?

Cette photographie présente une rue proche de la gare de Lyon, à Paris. La rue est pavée. Elle conduit vers la gare, identifiable à son beffroi. On ne voit personne, la rue est déserte.

De cette photographie se dégage une impression de calme, de tranquillité, mais aussi de mystère.

2) a) A-t-elle été prise le jour ou la nuit ?

b) Quel lien pouvez-vous faire avec le

titre de ce chapitre ?

a) La photo a été prise à quatre heures et demie du matin. Il fait encore nuit, les lampadaires sont allumés.

b) Cette photographie a été prise « entre chien et loup », entre le jour et la nuit.

3) Selon vous, que pourrait-il se passer à cet endroit ?

Voici un exemple de réponse :

Je pense qu'un enlèvement pourrait se passer à cet endroit, car il n'y aurait aucun témoin. J'imagine bien les pas d'un promeneur solitaire résonner sur les pavés, puis être rejoints par ceux d'une autre personne qui le kidnapperait pour l'emmener dans la voiture qui attend au fond de la rue avant de démarrer en trombe.

LECTURE / Objectif : Analyser les effets d'une description.

Texte n°1 : Dans les bas-fonds

Les Mystères de Paris marque la naissance de la littérature populaire. Le roman est publié en feuilleton dans un journal selon le même principe que nos séries télévisées actuelles. Trente ans avant Zola, Eugène Sue dépeint les couches populaires de la société. L'extrait suivant est situé au début du livre.

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces **cloaques**¹ impurs comme les reptiles dans les marais. [...]

Les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous ; nous pouvons les **coudoyer**² en nous aventurant dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes.

Ces hommes ont des mœurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images funestes, de métaphores **dégouttantes**³ de sang. [...]

Le 13 décembre 1838, par une soirée pluvieuse et froide, un homme d'une taille athlétique, vêtu d'une mauvaise blouse, traversa le pont au Change et s'enfonça dans **la Cité**⁴, dédale de rues obscures, étroites, tortueuses, qui s'étend depuis le Palais de Justice jusqu'à Notre-Dame.

Le quartier du Palais de Justice, très circonscrit, très surveillé, sert pourtant d'asile ou de rendez-vous aux malfaiteurs de Paris. N'est-il pas étrange, ou plutôt fatal, qu'une irrésistible attraction fasse toujours graviter ces criminels autour du formidable tribunal qui les condamne à la prison, au bagne, à l'échafaud !

Cette nuit-là, donc, le vent s'engouffrait violemment dans les espèces de ruelles de ce lugubre quartier ; la lueur **blafarde**⁵, vacillante, des réverbères agités par la bise, se reflétait dans le ruisseau d'eau noirâtre qui coulait au milieu des pavés **fangeux**⁶.

Les maisons, couleur de boue, étaient percées de quelques rares fenêtres aux châssis **vermoulus**⁷ et presque sans carreaux. De noires, d'infectes allées conduisaient à des escaliers plus noirs, plus infects encore, et si perpendiculaires, que l'on pouvait à peine les gravir à l'aide d'une corde à puits fixée aux murailles humides par des crampons de fer.

Le rez-de-chaussée de quelques-unes de ces maisons était occupé par des étalages de charbonniers, de tripiers ou de revendeurs de mauvaises viandes.

Malgré le peu de valeur de ces denrées, la devanture de presque toutes ces misérables boutiques était grillagée de fer, tant les marchands redoutaient les audacieux voleurs de ce quartier.

L'homme dont nous parlons, en entrant dans la rue aux Fèves, située au centre de la Cité, ralentit beaucoup sa marche : il se sentait sur son terrain.

La nuit était profonde, l'eau tombait à torrents, de fortes rafales de vent et de pluie fouettaient les murailles.

Dix heures sonnaient dans le lointain à l'horloge du Palais de Justice.

EUGÈNE SUE, *Les Mystères de Paris*, 1842-1843.

Repère

Objectif et subjectif :

¹ Cloaques : Lieux immondes au sens propre. (égouts)

² Coudoyer : Toucher du coude.

³ Dégouttantes : Ancienne orthographe. *Féminin pluriel* de dégouttant.

⁴ La Cité : Quartier de l'île de la Cité au coeur de Paris.

⁵ Blafarde : Pâle, terne.

⁶ Fangeux : Boueux.

⁷ Vermoulus : Mangés par les vers ; abimés par le temps.

- Comme vous l'avez constaté dans le chapitre précédent sur la presse, une description est **objective** quand elle est neutre (le mur est jaune) ; elle est **subjective** quand elle exprime un point de vue personnel (le mur est immonde).

Mélioratif et péjoratif :

- Un propos **mélioratif** exprime un point de vue **positif** (*une couleur éclatante*) ; un propos **péjoratif** exprime un point de vue négatif (*une couleur criarde*).

ANALYSE DE TEXTE ET D'IMAGE / Questions

COMPÉTENCE - Maîtriser davantage l'argumentation, savoir expliquer et justifier.

- 1) a) Qu'annonce le narrateur au début de son livre ? Reformulez en une phrase. b) Selon vous, est-ce une bonne introduction ? Expliquez.
- a) Au début du roman, le narrateur annonce qu'il va faire découvrir au lecteur un monde effrayant.
- b) Je trouve que c'est une introduction originale et efficace qui pique la curiosité du lecteur.

2) Quelle image le narrateur donne-t-il du quartier de l'île de la Cité ?
Apparemment, le quartier de l'île de la Cité est pauvre et mal famé.

- 3) La description est-elle objective ou subjective ? Aidez-vous du Repère et justifiez en citant le texte.

La description est subjective, comme le montrent des adjectifs porteurs d'un jugement, comme « noirâtre » (l. 24) ou « infectes » (l. 27), des modalisateurs comme « espèces de ruelles » (l. 22) ou l'exclamation qui s'étend des lignes 18 à 20. Le narrateur décrit les lieux en exprimant son point de vue personnel.

La description repose également sur des éléments objectifs, comme la localisation du quartier « qui s'étend depuis le Palais de Justice jusqu'à Notre-Dame » (l. 15).

- 4) Cette description est-elle péjorative ou méliorative ? Relevez des adjectifs qualificatifs et précisez le champ lexical auquel ils appartiennent pour justifier votre réponse. Aidez-vous du Repère.

Cette description est nettement péjorative. Cela se traduit notamment dans le choix des adjectifs qualificatifs :

« impurs » (l. 3), « tortueuses » (l. 14), « fangeux » (l. 24), « infectes » (l. 27) ;

« humides » (l. 29) appartient au champ lexical de l'insalubrité ;

« obscures » (l. 14), « lugubre » (l. 22), « blafarde » (l. 22) évoquent une apparence sombre, un manque de lumière ;

« sinistres » (l. 1), « funestes » (l. 10), « misérables » (l. 35) expriment une idée de malchance.

- 5) Comment la description progresse-t-elle ? Aidez-vous de l'organisation en paragraphes.

La description est organisée selon un parcours qui suit le trajet du personnage : on traverse le Pont au Change puis on pénètre dans le quartier. La description commence par une vision générale des ruelles, avec leurs réverbères et leur ruisseau (l. 21 à 24). On décrit

ensuite les maisons, avec leurs arrière-cours (l. 25 à 30) puis on se rapproche de leurs devantures (l. 31 à 37).

6) Quel rôle la météo et le moment de la journée jouent-ils dans cette description ?

La première scène du roman se déroule « le 13 décembre 1838, par une soirée pluvieuse et froide » (l. 12) : « La nuit était profonde, l'eau tombait à torrents, de fortes rafales de vent et de pluie fouettaient les murailles. / Dix heures sonnaient » (l. 41-44). On remarque que ces conditions climatiques sont mentionnées deux fois, au début et à la fin de cet extrait, ce qui montre que c'est important. En effet, la nuit pluvieuse d'hiver crée une atmosphère hostile et mystérieuse, propice à l'aventure.

7) a) Que sait-on sur le personnage principal ? b) D'après vous, qui est-il ?

a) À ce stade du roman, le lecteur dispose de peu d'informations sur le personnage. Il est décrit de l'extérieur, selon une focalisation externe : « un homme d'une taille athlétique, vêtu d'une mauvaise blouse » (l. 12-13). On sait aussi qu'il ralentit en arrivant dans la rue aux Fèves et que cela serait dû au fait qu'il se sentirait « sur son terrain » (mais on ne sait pas si le narrateur est devenu omniscient, et ce serait donc sûr, ou si c'est une simple hypothèse d'un observateur). Il semble donc pauvre, musclé et habitué à ce quartier.

b) On peut penser que c'est un personnage lié aux voyous de ce quartier, mais qui a quelque chose de spécial, puisque c'est le personnage principal. C'est à travers lui que le lecteur va découvrir tous les « Mystères » de Paris, il semble à l'aise dans beaucoup de milieux différents.

8) Le lecteur est-il amené à se sentir lui aussi « sur son terrain » ? Justifiez.

Plusieurs réponses sont possibles.

Contrairement au personnage, le lecteur ne se sent pas « sur son terrain » (l. 40), car il perçoit le quartier à travers la description subjective et péjorative du narrateur. De plus, la description est menée comme si c'était la première fois que le narrateur passait dans ces rues. Tout lui semble donc étrange, repoussant et inquiétant.

9) À votre avis, quel genre d'histoire va suivre ?

On peut penser que l'histoire qui va suivre sera une histoire d'aventures, car elle présente avec du suspense des personnages placés en marge de la société.

10) Ce début de roman donne-t-il envie de poursuivre la lecture ? Justifiez votre propos et n'hésitez pas à le nuancer.

Voici un exemple de réponse :

Personnellement, ce début de roman m'a donné envie de lire la suite pour savoir qui est cet homme et ce qu'il vient faire dans ce quartier. De plus, je trouve que la description nous immerge bien dans une atmosphère de mystère et même de danger.



L'image

1. Quelle impression se dégage de cette photographie ? Pourquoi ?

Une impression de pauvreté et de tristesse se dégage de cette photographie car la rue et les maisons semblent trop étroites.

2. Décrivez cette image en utilisant au moins trois adjectifs issus du texte d'Eugène Sue.

Cette rue est « sinistre » (l. 1), « obscure » (l. 14), « étroite » (l. 14), « fangeuse » (l. 24), « misérable » (l. 35).

3. À votre avis, que font les deux personnages à la fenêtre ?

Les deux personnages à la fenêtre semblent être des enfants qui s'ennuient et observent la rue en cherchant des idées de bêtises à faire pour s'amuser.

LANGUE / Lexique

Exercice 1 : Découvrir la signification de mon lieu d'habitation

- 1) Cherchez l'origine du nom de votre ville, village ou quartier.
 - 2) Inventez une légende qui explique comment ce nom a été choisi.
-

Exercice 2 : Employer le vocabulaire du roman policier

- 1) Choisissez une illustration de ce chapitre et rédigez six phrases incluant un mot de la liste suivante qui rendent compte de l'action policière qui pourrait y prendre place.

protagoniste / malfaiteur / mobile / intrigue / dénouement / psychopathe / narrateur / témoin / vengeance / indices

On peut partir de la photographie d'immigrants à New York, p. 202

- L'intrigue se noue à partir de la découverte du corps d'une victime sur le bateau des migrants : un homme a été étranglé.
 - Le narrateur espère que le criminel sera arrêté avant l'arrivée sur le sol américain.
 - Le malfaiteur prévoit de se dissimuler dans la foule et de profiter de l'excitation de l'arrivée pour disparaître.
 - Heureusement, un témoin se fait connaître et permet d'identifier l'assassin.
 - Le crime était lié à une ancienne rivalité amoureuse entre le meurtrier et sa victime : il s'agissait d'une vengeance.
 - Le dénouement prend place sur Ellis Island : la police américaine arrête le coupable.
-

Exercice 2 : Utiliser une figure de style "L'énumération"

- 1) Relevez une énumération dans le texte d'Eugène Sue. (Texte n°1) Quel effet produit-elle ?

Le texte d'Eugène Sue (p. 198) comporte plusieurs énumérations. On relève par exemple : « Ces hommes ont des moeurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux » (l. 9-10). L'énumération est soulignée par la répétition du complément « à eux ».

- 2) Choisissez une impression que vous voulez donner au lecteur au sujet de votre ville, puis développez-la avec une énumération éloquent.

Paris est une ville très touristique. Sur l'île de la Cité, on trouve des familles poussant des poussettes, des cohortes de Japonais munis de gros appareils photo, des couples chinois

se faisant photographier au pied de Notre-Dame en tenue de mariage, des vendeurs de bouteilles d'eau à la sauvette, des prestataires de balade en bateau hélant le passant, des personnes âgées assises toutes seules, des enfants courant derrière les pigeons, et des Parisiens pressés qui slaloment au milieu de la foule.

LEÇON / Les figures de style

Les figures de style consistent à dire les choses autrement, de manière plus **expressive**.

A. Les figures de **ressemblance** et **d'opposition**

La comparaison	→ rapproche un élément d'un autre à l'aide d'un outil de comparaison (comme, tel, ainsi que, plus... que, autant que, semblable à, etc.). <i>Paul (comparé) est doux comme (outil) un agneau (comparant).</i>
La métaphore	→ rapproche un élément d'un autre directement, sans outil de comparaison. <i>C'est un agneau !</i> → Quand la métaphore se développe sur plusieurs lignes ou vers, on dit qu'elle est « filée ».
La personnification	→ prête des caractéristiques humaines à un élément inanimé ou un animal. <i>Le crépuscule ami s'endort dans la vallée. (Vigny, « La maison du berger »)</i>
La périphrase	→ remplace un mot par une expression de même sens. <i>Il maîtrise parfaitement la langue de Shakespeare. (= l'anglais)</i>
L'antithèse	→ rapproche deux éléments opposés pour souligner un contraste. <i>Je vis, je meurs, je me brûle et me noie. (L. Labé)</i>
L'antiphrase	→ consiste à dire le contraire de ce que l'on veut vraiment exprimer ; elle est souvent ironique. <i>Prends ton temps surtout, hein ! (= dépêche-toi !)</i>

B. Les figures **d'amplification** et **d'atténuation**

L'hyperbole	→ exagère, amplifie la réalité. <i>Je meurs de soif.</i>
L'accumulation	→ consiste à énumérer des éléments pour donner une impression de grande quantité ou pour insister sur un aspect. <i>Des liquides rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les nuances. (G. de Maupassant, Bel-Ami)</i>
La gradation	→ est une succession d'éléments ordonnés de manière croissante ou décroissante. <i>Va, cours, vole et nous venge. (P. Corneille, Le Cid)</i>
L'euphémisme	→ atténue un propos désagréable ou choquant. <i>Il nous a quittés. (= il est mort)</i>

La litote	<p>→ consiste à dire moins pour suggérer plus. <i>Va, je ne te hais point.</i> (= je t'aime) (P. Corneille, Le Cid)</p> <p>→ Au contraire de l'euphémisme, la litote n'a pas pour but d'atténuer le propos, mais de lui donner plus de force : on atténue ce qu'on dit pour amplifier ce que l'on veut dire.</p>
------------------	---

C. Les figures de répétition

L'anaphore	<p>→ est une répétition en début de phrase, de proposition ou de vers. Elle permet de mettre en valeur ce qui est répété ou de donner du rythme. <i>Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.</i> (P. Corneille, Suréna)</p>
L'assonance	<p>→ consiste à répéter un son voyelle ; il s'agit d'une figure musicale, sonore. <i>Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.</i> (Racine, Phèdre)</p>
L'allitération	<p>→ consiste à répéter un son consonne ; il s'agit d'une figure musicale, sonore. <i>Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes.</i> (J. Racine, Andromaque)</p>
La paronomase	<p>→ consiste à rapprocher des mots qui ont des sonorités identiques ou similaires. Elle est très utilisée dans le rap et le slam. <i>Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville.</i> (P. Verlaine, « Il pleure dans mon cœur »)</p>

LANGUE / Exercices sur les figures de style.

Exercice 1 :

- 1) Que pensez-vous de la réponse de Robinson ? Vous paraît-elle satisfaisante ?
- 2) Relevez la liste des images que Vendredi donne de la mer. Expliquez-les.

« C'est une mère qui te berce, c'est un cuisinier qui sale ta soupe, c'est une armée de soldats qui te retient prisonnier, c'est une grosse bête qui se fâche, hurle et trépigne quand il fait du vent, c'est une peau de serpent aux mille écailles qui miroitent au soleil. Qu'est-ce que c'est ?

– C'est l'Océan ! » triompha Robinson.

1. La réponse de Robinson est surprenante : la question de son interlocuteur ressemble à une énigme, présentée à travers des images mystérieuses. Robinson semble donc synthétiser toutes ces images en donnant la réponse de l'énigme, par un terme générique, « l'Océan ». 2. Les images que Vendredi donnent de la mer sont multiples et variées. Tout d'abord, « une mère qui berce » évoque la houle de l'océan et son mouvement de va-et-vient qui peut être comparé à celui d'une mère berçant son enfant. Puis, « un cuisinier qui sale ta soupe » permet de comparer la mer, étendue d'eau salée, à une soupe : elles ont en effet la même consistance, et la référence au sel permet d'identifier l'océan. Ensuite « une armée de soldats qui te retient prisonnier » évoque la dimension angoissante de la mer, puisque les fortes vagues peuvent parfois empêcher de rejoindre le rivage. « Une

grosse bête qui se fâche, hurle et trépigne quand il fait du vent » compare la mer à un animal, la rendant presque vivante, et souligne son caractère imprévisible et comme colérique : la tempête en mer déchaîne les flots de manière inquiétante. Enfin, « une peau de serpent aux mille écailles qui miroitent au soleil » insiste plutôt sur l'aspect visuel de la mer et des reflets du soleil sur l'eau. Cette description énigmatique de l'océan est donc très imagée, permettant ainsi de faire ressortir les différents aspects de celui-ci.

Exercice 2 :

1) Les exemples ci-contre sont-ils des comparaisons ou des métaphores ? Justifiez votre réponse.

1. La jeune fille, vive et preste comme un oiseau (Nerval)
2. Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage (Baudelaire)
3. Le poète est semblable au prince des nuées (Baudelaire)
4. Tu es la terre qui prend racine (Éluard)

1. Cet exemple est une comparaison car le lien entre le comparé (« jeune fille ») et le comparant (« oiseau ») est explicite grâce à l'outil de comparaison « comme » 2. Cet exemple est une métaphore : le lien est implicite puisque le verbe « être » identifie le comparé (« ma jeunesse ») et le comparant (« l'orage »). 3. Cet exemple est une comparaison : un outil de comparaison (« semblable à ») explicite l'analogie entre le comparé (« le poète ») et le comparant (« le prince des nuées »). 4. Cet exemple est une métaphore : le comparé (« tu ») et le comparant (« la terre qui prend racine ») sont liés implicitement par le verbe « être »

Exercice 3 :

1) Identifiez La figure de style utilisée dans ces phrases de la vie quotidienne : litote, antithèse, antiphrase, périphrase, hyperbole.

1. Il faut protéger la planète bleue. 2. Vous avez une heure de retard ! Bravo ! Je vous félicite !
3. Cela fait des siècles que je ne t'avais pas vue ! 4. Je suis si émue que je pleure et je ris en même temps. 5. Ce gâteau n'est pas mauvais du tout. 6. IL fait au moins 1 000°C.

1. Cet exemple comporte une périphrase : « la planète bleue » évoque en réalité la Terre. Elle est décrite ainsi à cause de l'étendue d'océan qui la caractérise, par rapport aux autres planètes. 2. Cet exemple comporte une antiphrase : « Bravo ! Je vous félicite ! » est ironique et s'oppose au constat du retard. 3. Cet exemple comporte une hyperbole : « des siècles » est manifestement un signe d'exagération. 4. Cet exemple comporte une antithèse : « pleure » et « ris » sont des antonymes. Ils soulignent l'ambivalence des sentiments du locuteur. 5. Cet exemple comporte une litote : le locuteur exprime son goût pour le gâteau par une tournure négative (« pas mauvais du tout » signifie en réalité « très bon »). 6. Cet exemple est une hyperbole : « 1000° C » permet de montrer que le locuteur a particulièrement chaud.

Exercice 4 :

- 1) Classez les exemples ci-contre en trois catégories de figures d'amplification : hyperbole, accumulation, gradation.

1. Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire. (Racine)
2. Ils s'accrochent, ils mordent, ils lacèrent, ils en bavent. (Céline)
3. Ses moindres actions lui semblent des miracles. (Molière)
4. Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée. (La Fontaine)
5. Ça y est, elle a mille ans. (Brel)
6. C'est un roc ! ... c'est un pic ! ... c'est un cap ! ... (Rostand)

Hyperbole	Accumulation	Gradation
1,3,5	2, 4	6

1. « Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire. » (Racine) est une hyperbole car il s'agit d'une exagération, d'une amplification de la réalité : le personnage veut montrer qu'il est physiquement affecté par l'apparition d'un autre personnage, mais ce saisissement n'a pas des conséquences aussi impressionnantes sur son corps.

2. « Il s'accrochent, ils mordent, ils lacèrent, ils en bavent » (Céline) est une accumulation puisque le narrateur décrit quatre actions différentes à la suite, en utilisant le même pronom (« ils ») et le même temps (le passé simple), ce qui donne une unité à l'énumération.

3. « Ses moindres actions lui semblent des miracles » (Molière) est une hyperbole : l'exagération est perceptible dans la comparaison entre « moindres actions », qui insiste sur la dimension insignifiante des actions, puis au contraire le terme « miracle » qui insiste sur leur dimension extraordinaire.

4. « Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée. » (La Fontaine) est une accumulation : quatre mots de même classe grammaticale et formant une unité sémantique (les animaux de la ferme) sont énumérés.

5. « Ça y est, elle a mille ans. » (Brel) est une hyperbole : « mille » est une amplification de la réalité puisque cet âge est impossible dans la réalité.

6. « C'est un roc ! ... c'est un pic ! ... c'est un cap ! ... » (Rostand) est une gradation : il s'agit d'une accumulation de mots de la même classe grammaticale et formant une unité sémantique puisque tous évoquent un bloc de pierre dressé. Mais ce qui la différencie d'une accumulation est le fait qu'ils soient ordonnés dans un ordre croissant, évoquant un bloc de pierre de plus en plus grand.

Exercice 5 :

- 1) Relevez les comparaisons et les métaphores utilisées dans ce portrait et classez-les en deux catégories. (Dans un tableau)
- 2) Quelle image donnent-elles de Madame Chabre ?

La belle Mme Chabre avait alors vingt-deux ans. Elle était adorable avec son teint de pêche mûre, ses cheveux couleur de soleil, envolés sur sa nuque. Ses yeux d'un bleu vert semblaient une eau dormante.

É. Zola, *Les Coquillages de monsieur Chabre*, 1883.

a) La comparaison est : « ses yeux [...] semblaient une eau dormante ». « Ses yeux » est le comparé, « eau dormante » est le comparant, et « semblaient » est l'outil de comparaison. On peut relever deux métaphores : « son teint de pêche mûre », qui compare « son teint » (comparé) à une « pêche mûre » (comparant) grâce à son fonction de complément du nom ; « ses cheveux couleur de soleil », au sein de laquelle le mot « couleur » permet de comparer celle de « ses cheveux » (comparé) à celle du « soleil » (comparant). **b)** Le portrait de Mme Chabre est très mélioratif, mais ces images rajoutent une dimension poétique au texte : la jeune femme est comparée à des éléments naturels, la « pêche mûre », le « soleil », l'« eau ». Cette comparaison et ces métaphores accentuent la fraîcheur de la jeune femme et sa proximité à la nature insiste sur son innocence et son absence de superficialité.

LECTURE / **Objectif** : Réfléchir à la place sociale d'un personnage.

Texte n°2 : Un témoin inattendu

L'extrait suivant correspond au début de la nouvelle.

C'était fini, il n'en vendrait plus une seule ce soir. Trop froid, trop tard, les rues s'étaient vidées, il était presque vingt-trois heures à la place Maubert. L'homme obliqua sur sa droite, poussant devant lui son chariot, bras tendus. Ces foutus chariots de supermarché n'étaient pas des instruments de précision. Il fallait toute la force des poignets et une sacré connaissance de l'engin pour le maintenir dans le droit chemin. C'était buté comme un âne, ça roulait de travers, ça résistait. Il fallait lui parler, l'engueuler, le bousculer, mais, comme l'âne, ça permettait de trimballer une bonne quantité de marchandises. Buté, mais loyal. Il avait appelé son caddie **Martin**⁸, par **déférence**⁹ pour tout le boulot qu'avaient abattu les ânes **d'antan**¹⁰.

L'homme gara son chariot auprès d'un poteau et l'attacha avec une chaîne, à laquelle il avait accroché une grosse cloche. Gare au fils de fumier qui voudrait lui piquer son chargement d'éponges pendant son sommeil, il trouverait à qui parler. Des éponges, s'il en avait vendu cinq dans la journée, c'était le bout du monde. Ça lui faisait vingt-cinq francs, plus les six francs de reste d'hier. Il sortit son duvet d'un sac suspendu sous le ventre du caddie, se coucha sur la bouche de métro et s'enroula bien serré. Impossible d'aller se réchauffer dans le métro, il aurait fallu abandonner le chariot en surface. C'est comme ça, quand on a un animal, cela demande des sacrifices. Jamais il n'aurait laissé Martin seul dehors. [...]

Quand il avait découvert cette mine d'éponges à l'abandon dans un hangar de Charenton, il s'était cru sauvé. [...] Mais ses éponges,

⁸ Martin : Nom traditionnel pour les ânes.

⁹ Déférence : Respect.

¹⁰ Antan : Autrefois.

tout le monde s'en foutait, à part cinq personnes par jour. Ça ne fait pas beaucoup, cinq personnes, merde, sur deux millions de Parisiens.

Serré dans son duvet, couché en chien de fusil, l'homme calculait le pourcentage de Parisiens acheteurs d'éponges. Il regarda un taxi s'arrêter à sa hauteur, une femme en sortir, les jambes très fines, puis son manteau, en fourrure blanche. Certainement pas une femme à entrer dans le pourcentage. [...] Elle le contourna sans le voir, traversa, longea le trottoir opposé, composa un code à l'entrée d'un immeuble. Une voiture grise passa doucement, l'éclaira dans le rayon de ses phares, freina près d'elle. Le conducteur descendit, la femme se retourna. Le vendeur d'éponges fronça les sourcils, en alerte. [...] Il y eut trois coups de feu et la femme s'écroula à terre. Le tueur se **rencogna**¹¹ dans la voiture, embraya et disparut.

Le vendeur d'éponges s'était écrasé aussi plat que possible sur la bouche de métro. Un vieux tas de fringues abandonnées dans le froid, c'était tout ce que l'assassin avait vu de lui, s'il l'avait seulement vu. Et pour une fois, cette atroce transparence qui **échoit aux**¹² sans-grade lui avait sauvé la peau.

FRED VARGAS, « *Cinq francs pièce* », Coule la Seine, © Éditions Viviane Hamy, 2002.

ANALYSE DE TEXTE ET D'IMAGE / Questions

COMPÉTENCE - S'exprimer de façon expressive en s'appuyant sur des supports variés.

- 1) a) Quel est le cadre spatio-temporel de la scène ? b) Est-ce un cadre surprenant pour un récit policier ? Expliquez.
a) La scène prend place à « presque vingt-trois heures à la place Maubert », à Paris.
b) Il semble que c'est un cadre qui se prête bien au genre policier : une grande ville, la nuit.
- 2) Que sait-on sur le personnage principal ?
On ne connaît pas le nom du personnage principal, à ce stade du récit. On comprend qu'il vit dans la rue, qu'il est SDF. Il transporte ses affaires dans un caddie de supermarché.
- 3) a) Sachant qu'un euro valait environ 6,5 francs, combien a-t-il en euros ? b) Est-ce beaucoup ?
a) L'homme a sur lui vingt-cinq francs, plus six francs de la veille. Cela fait environ cinq euros.
b) C'est peu. On comprend que l'homme est pauvre.
- 4) a) Qui est Martin ? b) Qu'est-ce que cela révèle sur le personnage principal ?

¹¹ Rencogna : S'enfonça.

¹² Échoit aux : Dont héritent les.

- a) Martin est le nom que l'homme a donné à son caddie.
- b) Ce nom révèle que l'homme a une certaine culture, puisqu'il sait que Martin était un nom traditionnel pour les ânes. Cette comparaison révèle également de l'humour. Enfin, son refus d'abandonner son caddie en allant dans le métro montre qu'il est raisonnable : il ne veut pas prendre le risque de perdre toutes ses affaires.

5) À quel milieu social semble appartenir la femme ? Justifiez en citant le texte.

La femme assassinée semble appartenir à la haute bourgeoisie. On le comprend car elle a pris un taxi, porte un manteau en fourrure blanche et compose le code d'entrée d'un immeuble de la place, ce qui laisse penser qu'elle y habite. Elle n'est « certainement pas une femme à entrer dans le pourcentage » des acheteurs d'éponges à cinq francs, pense le personnage : elle est trop riche pour acheter des produits bon marché à un vendeur ambulancier.

6) a) Quels sont les premiers mots du livre ? b) Quelle impression cela donne-t-il ?

a) Le livre commence par « C'était fini ».

b) Cela produit un effet amusant. On peut avoir l'impression que l'auteur joue avec son lecteur.

7) Relevez une phrase qui donne l'impression qu'on lit dans les pensées du personnage. D'où vient cette impression ?

Plusieurs phrases sont écrites au discours indirect libre, ce qui donne l'impression qu'on lit dans les pensées du personnage. Le vocabulaire utilisé est grossier, par exemple « Ces foutus chariots de supermarché », « gare au fils de fumier », « tout le monde s'en foutait » ou « ça ne fait pas beaucoup, cinq personnes, merde, sur deux millions de Parisiens » : ces gros mots sont dits par le personnage.

Un autre indice du fait qu'on lit les paroles du personnage est l'emploi du présent, au milieu d'un récit au passé, ce qui donne l'impression qu'on entend directement ce qu'il a dit, comme dans le discours direct : « C'est comme ça, quand on a un animal, cela demande des sacrifices » (l. 18). Dans ce cas, on peut d'ailleurs parler de discours indirect libre. D'autres phrases peuvent être relevées.

8) Vous êtes chargé(e) d'adapter le récit au cinéma. Où placez-vous la caméra pour filmer les différents moments de cet extrait ? Justifiez vos choix.

De nombreuses réponses sont possibles. Je commence par un plan général de la place Maubert. Quelques passants, mais peu. Cela permet de poser le cadre : une place parisienne plutôt calme mais peu fréquentée, la nuit.

Au fond à gauche apparaît ensuite le caddie poussé par l'homme. Arrivé au milieu du plan, il tourne vers sa droite, donc vers la caméra, et se rapproche jusqu'à s'arrêter juste devant. De cette façon, le spectateur croit d'abord que ce SDF fait seulement partie du décor, puis il comprend qu'il est en fait le personnage principal de la scène. Pendant tout ce temps, la caméra reste fixe.

Ensuite, je fais plusieurs plans moyens ou rapprochés pour filmer les différentes actions de l'homme qui se prépare pour la nuit. Chaque plan est centré sur un geste, ce qui montre que ces gestes sont précis et routiniers. Cela donne l'impression que l'homme maîtrise cette vie qu'il mène.

Une fois qu'il est couché, je mets la caméra au sol pour filmer son visage de face, au même niveau que lui. C'est le moment où le personnage donne quelques explications sur sa vie, peut-être à travers une voix off.

La caméra est ensuite posée derrière l'homme pour filmer ce qu'il voit, par-dessus son épaule : le taxi, les jambes de la femme. La caméra pivote pour suivre le mouvement de la femme, mais en restant au même endroit : on partage toujours le point de vue de l'homme, y compris quand elle le contourne « sans le voir ». On insère quelques gros plans du visage de l'homme pour montrer ses réactions, notamment « le vendeur d'éponges fronça les sourcils, en alerte ». Pour le meurtre, on filme de plus près quelques plans des gestes du tueur, du moment où la femme se retourne, de l'arme, etc. Cela donne de l'intensité à la scène, qui sinon risquerait d'être trop plate, peu marquante, si on laissait la caméra près du personnage. Pour donner au public l'impression qu'on est restés avec le personnage, on termine la séquence du meurtre avec un plan filmé depuis le derrière son épaule, avec le personnage « en amorce » (on voit son dos dans le coin de l'image) qui s'est aplati au sol.

On enchaîne avec un plan général de la place du point de vue du tueur, avec la caméra qui pivote comme quand on balaie un lieu du regard. Cela correspond à : « un vieux tas de fringues abandonnées dans le froid, c'était tout ce que l'assassin avait vu de lui, s'il l'avait seulement vu ».

On termine avec un gros plan sur les yeux effrayés du personnage, pour créer du suspense.

9) Comment comprenez-vous la dernière phrase du texte ?

L'extrait se termine par « pour une fois, cette atroce transparence qui échoit aux sans-grade lui avait sauvé la peau ». On peut comprendre que le narrateur défend la dignité des personnes sans domicile. D'après cette phrase, les personnes qui n'ont pas de statut dans la société, parce qu'elles n'ont pas de travail ou de logement, sont « transparentes », c'est-à-dire qu'elles deviennent invisibles. En quelque sorte, le fait de ne pas travailler revient à ne pas exister. Pour le narrateur, c'est « atroce », horrible.

Cette situation est donc paradoxale (étonnante) : comme il n'existe pas vraiment, il peut survivre. Il est un témoin gênant et c'est parce que l'assassin ne fait pas attention à lui qu'il lui laisse la vie sauve...

10) Interrogé ensuite par la police, l'homme refuse de témoigner : « Elle a fait le tour de moi comme d'un tas de guenilles. Elle ne m'a même pas vu. Alors pourquoi je l'aurais vue, moi ? Il n'y a pas de raison, donnant, donnant ». a) Que veut-il dire ? b) Que feriez-vous à la place du policier chargé de l'enquête ?

a) Le personnage a été humilié par l'indifférence de la femme qui l'a ignoré. Elle l'a traité comme un élément du décor, un « tas de guenilles » et non comme une personne, en passant tout près de lui sans même le regarder. En refusant de témoigner, il veut restaurer un rapport d'égalité entre eux en profitant du fait que, pour une fois, c'est lui qui a le pouvoir.

b) Le policier chargé de l'enquête devrait commencer par comprendre ce raisonnement du personnage, et le traiter avec respect. Sinon il va le braquer. Mais il ne faut pas non plus qu'il ait l'air de le traiter avec pitié. Dans la suite du roman, le

commissaire Adamsberg agit ainsi. Par exemple, il ordonne à d'autres policiers de bien s'occuper du caddie Martin.

Ensuite, il faut aussi convaincre l'homme de témoigner, en lui faisant comprendre que la femme est morte de toute façon, qu'il serait mesquin de chercher à se venger et qu'il vaut mieux tout faire pour arrêter l'assassin.

Le roman policier

Apparu au **XIX^e** siècle, dans un contexte de changements économiques et d'**essor des villes**, le roman policier met en scène une **enquête autour d'un crime**. Il pique la **curiosité** du lecteur, le met au défi de deviner la fin et l'amène à se poser des questions sur le bien et le mal. C'est donc devenu un genre **très populaire**, en littérature (un roman vendu sur quatre est un roman policier) mais aussi à la télévision avec de nombreuses séries.

POINT LANGUE / Les paroles rapportées

Dans un récit, les paroles des personnages peuvent être rapportées de différentes façons par le narrateur. Pour repérer des paroles rapportées directement ou indirectement, il faut repérer les **verbes introducteurs de parole ou de pensée** : dire, s'exclamer, affirmer, ajouter, penser.

A. Le discours **direct**

- Les paroles des personnages **sont rapportées telles qu'elles ont été prononcées**, ce qui donne l'impression d'assister à la scène, la rend plus vivante, plus authentique.

Ex : Jules dit :

« J'ai envie d'aller au cinéma.

– Oh ! Je viens avec toi ! » s'exclama Élodie.

- Des **guillemets** encadrent (en général) les paroles pour les distinguer du récit.

Au sein d'un dialogue, chaque réplique est introduite par un tiret.

- **Des verbes de parole** (dire, s'exclamer, rétorquer, etc) relient les paroles des personnages au récit. Ils peuvent être placés :
 - avant les paroles : ils sont alors suivis de deux points (Jules dit :)
 - au milieu ou à la suite des paroles : le verbe est alors inversé et il ne prend pas de majuscule.

Ex : « Oh ! Je viens avec toi ! » s'exclama Élodie.

REMARQUE : La présentation d'un texte de théâtre est particulière : il n'y a pas de guillemets, pas de verbes de parole (les précisions sur la manière de parler sont indiquées dans les didascalies), et le nom des personnages précède les répliques.

Ex : ÉLODIE, enthousiaste et pleine d'espoir. – Je viens avec toi !

B. Le discours **indirect**

Le narrateur intègre les paroles au récit, sous forme de propositions subordonnées.

- Cela permet de ne pas interrompre le récit, mais rend la scène moins vivante.

Ex : Jules dit qu'il avait envie d'aller au cinéma. Élodie s'exclama qu'elle venait avec lui.

- Il n'y a ni guillemets ni tiret, puisque les paroles font partie du récit.
- De plus, des modifications sont nécessaires pour intégrer les paroles au récit :
 - Dans un récit au passé, les verbes sont mis au passé (selon la règle de la concordance des temps).
- Les marques de 1^{re} et 2^e personnes deviennent **des marques de 3^e personne**.
- Les indications de temps et de lieu sont modifiées :

Ex : Je t'appelle demain, promet-elle. - Elle promet qu'elle l'appellerait le lendemain.

- Les marques de langage oral (interrogations directes, exclamations, interjections, niveau de langage familier) disparaissent.

Ex : Ouais, enfin tu sais pas encore quel film je veux voir... - Jules rétorqua qu'il ne savait pas encore quel film il voulait voir.

POINT LANGUE / **Les paroles rapportées** / Exercices

Exercice 1 : Quel texte semble le plus vivant et authentique ? Pourquoi ?

Faites la liste de ce qui change lorsque l'on passe du discours direct (A) au discours indirect (B).

A.
« Oh ! Cunégonde, comme je t'aime !
Veux-tu m'épouser ?, demanda Théobald.
— Ah ! Mais... mon cœur est à Gudule ! »,
répondit Cunégonde.

B.
Théobald dit à Cunégonde qu'il l'aimait et lui
demanda si elle voulait l'épouser. Celle-ci,
très surprise, répondit que son cœur était à
Gudule.

1. Le texte A semble plus vivant et plus authentique dans la mesure où les paroles des personnages sont rapportées directement. 2. Les guillemets et les tirets disparaissent, ainsi que les marques de 1^{ère} et 2^{ème} personnes et les marques du langage oral (interjections, interrogations directes, exclamations, points de suspension). Les paroles rapportées sont insérées dans des propositions subordonnées qui complètent les verbes

de parole (dont le sujet n'est plus inversé) : leurs verbes sont donc conjugués au passé, en suivant les règles de concordance des temps.

Exercice 2 : Ai-je bien compris la leçon ?

Au discours direct, on peut avoir :

des guillemets et des tirets.	Vrai	Faux
des marques de 1re et 2e personnes dans les paroles rapportées.	Vrai	Faux
des exclamations et des interjections.	Vrai	Faux
Pour rapporter des paroles au discours direct, il est important de bien maîtriser la concordance des temps.	Vrai	Faux
Dans un texte de théâtre, les paroles sont rapportées au discours indirect.	Vrai	Faux
Le discours indirect permet de ne pas interrompre le récit.	Vrai	Faux

Exercice 3 : Indiquez si les paroles sont rapportées de manière directe ou indirecte. Justifiez vos réponses.

- 1) Je t'ai dit que la fenêtre était ouverte. → Discours indirect.
 - 2) Elisabeth indiqua : « Marche pendant trois-cents mètres, puis tourne à droite. » → Discours direct.
 - 3) « As-tu demandé à la voisine si elle avait du sucre à nous prêter ? », demanda Julie. → Discours direct.
 - 4) Je lui ai répondu que je n'étais pas d'accord. → Discours indirect.
 - 5) « Sylvie ne lui a pas laissé le choix », dit-elle. → Discours direct.
-

Exercice 4 : Transposez les phrases suivantes au discours indirect.

- 1) Le Bret demanda à Cyrano : « De qui es-tu amoureux ? »
→ Le Bret demanda à Cyrano de qui il était amoureux.
- 2) Cyrano dit : « J'aime Roxane et je souffre. »
→ Cyrano dit qu'il aimait Roxane et qu'il souffrait.
- 3) Cyrano s'écria : « Roxane est la plus belle femme du monde. »
→ Cyrano s'écria que Roxane était la plus belle femme du monde.
- 4) Cyrano murmura : « Je suis trop laid pour elle. »

→ Cyrano murmura qu'il était trop laid pour elle.

5) Cyrano admit : « J'ai peur de lui déplaire. »

→ Cyrano admit qu'il avait peur de lui déplaire.

ANALYSE DE TEXTE ET D'IMAGE / Questions

COMPÉTENCE - S'exprimer de façon expressive en s'appuyant sur des supports variés.

1) a) Quel est le cadre spatio-temporel de la scène ? b) Est-ce un cadre surprenant pour un récit policier ? Expliquez.

a) La scène prend place à « presque vingt-trois heures à la place Maubert » (l. 2), à Paris.

b) Il semble que c'est un cadre qui se prête bien au genre policier : une grande ville, la nuit.

2) Que sait-on sur le personnage principal ?

On ne connaît pas le nom du personnage principal, à ce stade du récit. On comprend qu'il vit dans la rue, qu'il est SDF. Il transporte ses affaires dans un caddie de supermarché.

3) a) Sachant qu'un euro valait environ 6,5 francs, combien a-t-il en euros ? b) Est-ce beaucoup ?

a) L'homme a sur lui vingt-cinq francs, plus six francs de la veille (l. 15). Cela fait environ cinq euros.

b) C'est peu. On comprend que l'homme est pauvre.

4) a) Qui est Martin ? b) Qu'est-ce que cela révèle sur le personnage principal ?

a) Martin est le nom que l'homme a donné à son caddie.

b) Ce nom révèle que l'homme a une certaine culture, puisqu'il sait que Martin était un nom traditionnel pour les ânes. Cette comparaison révèle également de l'humour. Enfin, son refus d'abandonner son caddie en allant dans le métro montre qu'il est raisonnable : il ne veut pas prendre le risque de perdre toutes ses affaires.

5) À quel milieu social semble appartenir la femme ? Justifiez en citant le texte.

La femme assassinée semble appartenir à la haute bourgeoisie. On le comprend car elle a pris un taxi, porte un manteau en fourrure blanche (l. 26-27) et compose le code d'entrée d'un immeuble de la place, ce qui laisse penser qu'elle y habite. Elle n'est « certainement pas une femme à entrer dans le pourcentage » (l. 27) des acheteurs d'éponges à cinq francs, pense le personnage : elle est trop riche pour acheter des produits bon marché à un vendeur ambulancier.

6) a) Quels sont les premiers mots du livre ? b) Quelle impression cela donne-t-il ?

a) Le livre commence par « C'était fini » (l. 1).

b) Cela produit un effet amusant. On peut avoir l'impression que l'auteur joue avec son lecteur.

7) Relevez une phrase qui donne l'impression qu'on lit dans les pensées du personnage. D'où vient cette impression ?

Plusieurs phrases sont écrites au discours indirect libre, ce qui donne l'impression qu'on lit dans les pensées du personnage. Le vocabulaire utilisé est grossier, par exemple « Ces foutus chariots de supermarché » (l. 3), « gare au fils de fumier » (l. 12), « tout le monde s'en foutait »

(l. 22) ou « ça ne fait pas beaucoup, cinq personnes, merde, sur deux millions de Parisiens » (l. 22-23) : ces gros mots sont dits par le personnage.

Un autre indice du fait qu'on lit les paroles du personnage est l'emploi du présent, au milieu d'un récit au passé, ce qui donne l'impression qu'on entend directement ce qu'il a dit, comme dans le discours direct : « C'est comme ça, quand on a un animal, cela demande des sacrifices » (l. 18). Dans ce cas, on peut d'ailleurs parler de discours indirect libre. D'autres phrases peuvent être relevées.

8) Vous êtes chargé(e) d'adapter le récit au cinéma. Où placez-vous la caméra pour filmer les différents moments de cet extrait ? Justifiez vos choix.

De nombreuses réponses sont possibles. Je commence par un plan général de la place Maubert. Quelques passants, mais peu. Cela permet de poser le cadre : une place parisienne plutôt calme mais peu fréquentée, la nuit.

Au fond à gauche apparaît ensuite le caddie poussé par l'homme. Arrivé au milieu du plan, il tourne vers sa droite, donc vers la caméra, et se rapproche jusqu'à s'arrêter juste devant. De cette façon, le spectateur croit d'abord que ce SDF fait seulement partie du décor, puis il comprend qu'il est en fait le personnage principal de la scène. Pendant tout ce temps, la caméra reste fixe.

Ensuite, je fais plusieurs plans moyens ou rapprochés pour filmer les différentes actions de l'homme qui se prépare pour la nuit. Chaque plan est centré sur un geste, ce qui montre que ces gestes sont précis et routiniers. Cela donne l'impression que l'homme maîtrise cette vie qu'il mène.

Une fois qu'il est couché, je mets la caméra au sol pour filmer son visage de face, au même niveau que lui. C'est le moment où le personnage donne quelques explications sur sa vie, peut-être à travers une voix off.

La caméra est ensuite posée derrière l'homme pour filmer ce qu'il voit, par-dessus son épaule : le taxi, les jambes de la femme. La caméra pivote pour suivre le mouvement de la femme, mais en restant au même endroit : on partage toujours le point de vue de l'homme, y compris quand elle le contourne « sans le voir » (l. 27). On insère quelques gros plans du visage de l'homme pour montrer ses réactions, notamment « le vendeur d'éponges fronça les sourcils, en alerte » (l. 31).

Pour le meurtre, on filme de plus près quelques plans des gestes du tueur, du moment où la femme se retourne, de l'arme, etc. Cela donne de l'intensité à la scène, qui sinon risquerait d'être trop plate, peu marquante, si on laissait la caméra près du personnage. Pour donner au public l'impression qu'on est restés avec le personnage, on termine la séquence du meurtre avec un plan filmé depuis le derrière son épaule, avec le personnage « en amorce » (on voit son dos dans le coin de l'image) qui s'est aplati au sol.

On enchaîne avec un plan général de la place du point de vue du tueur, avec la caméra qui pivote comme quand on balaie un lieu du regard. Cela correspond à : « un vieux tas de fringues abandonnées dans le froid, c'était tout ce que l'assassin avait vu de lui, s'il l'avait seulement vu » (l. 35-36).

On termine avec un gros plan sur les yeux effrayés du personnage, pour créer du suspense.

9) Comment comprenez-vous la dernière phrase du texte ?

L'extrait se termine par « pour une fois, cette atroce transparence qui échoit aux sans-grade lui avait sauvé la peau » (l. 37). On peut comprendre que le narrateur défend la dignité des personnes sans domicile. D'après cette phrase, les personnes qui n'ont pas de statut dans la société, parce qu'elles n'ont pas de travail ou de logement, sont « transparentes », c'est-à-dire

qu'elles deviennent invisibles. En quelque sorte, le fait de ne pas travailler revient à ne pas exister. Pour le narrateur, c'est « atroce », horrible.

Cette situation est donc paradoxale (étonnante) : comme il n'existe pas vraiment, il peut survivre. Il est un témoin gênant et c'est parce que l'assassin ne fait pas attention à lui qu'il lui laisse la vie sauve...

10) Interrogé ensuite par la police, l'homme refuse de témoigner : « Elle a fait le tour de moi comme d'un tas de guenilles. Elle ne m'a même pas vu. Alors pourquoi je l'aurais vue, moi ? Il n'y a pas de raison, donnant, donnant ». a) Que veut-il dire ? b) Que feriez-vous à la place du policier chargé de l'enquête ?

a) Le personnage a été humilié par l'indifférence de la femme qui l'a ignoré. Elle l'a traité comme un élément du décor, un « tas de guenilles » et non comme une personne, en passant tout près de lui sans même le regarder. En refusant de témoigner, il veut restaurer un rapport d'égalité entre eux en profitant du fait que, pour une fois, c'est lui qui a le pouvoir.

b) Le policier chargé de l'enquête devrait commencer par comprendre ce raisonnement du personnage, et le traiter avec respect. Sinon il va le braquer. Mais il ne faut pas non plus qu'il ait l'air de le traiter avec pitié. Dans la suite du roman, le commissaire Adamsberg agit ainsi. Par exemple, il ordonne à d'autres policiers de bien s'occuper du caddie Martin.

Ensuite, il faut aussi convaincre l'homme de témoigner, en lui faisant comprendre que la femme est morte de toute façon, qu'il serait mesquin de chercher à se venger et qu'il vaut mieux tout faire pour arrêter l'assassin.

Le roman policier

Apparu au **XIX^e** siècle, dans un contexte de changements économiques et d'**essor des villes**, le roman policier met en scène une **enquête autour d'un crime**. Il pique la **curiosité** du lecteur, le met au défi de deviner la fin et l'amène à se poser des questions sur le bien et le mal. C'est donc devenu un genre **très populaire**, en littérature (un roman vendu sur quatre est un roman policier) mais aussi à la télévision avec de nombreuses séries.

Histoire des arts : Représenter la ville du futur.



“La Nouvelle tour de Babel”

Metropolis, film de Fritz Lang, 1927.

Fritz Lang imagine en 1927 une ville du XXI^e siècle séparant les riches dirigeants des pauvres opprimés.

“La ville criminelle”

Les gratte-ciels de Gotham City, Batman : Arkham City, jeu vidéo de WB Games, 2011.

Les aventures de Batman se déroulent dans la ville imaginaire de Gotham City, où sévissent de nombreux criminels.



“Le monde de demain”

À la poursuite de demain, film de Brad Bird, 2015.

Casey Newton et Frank Walker découvrent au cours d’une dangereuse aventure un lieu mystérieux : Tomorrowland.



“Une ville sans voiture ?”

Le Cinquième Élément, film de Luc Besson, 1997.

Luc Besson imagine New York en 2263.



ANALYSE D'IMAGE / **Objectif** : mobiliser des références culturelles pour interpréter des productions littéraires ou artistiques.

Question 1 : DOC 1

- a) Pourquoi la ville de Metropolis est-elle comparée à la tour de Babel ?
- b) Qu'est-ce que cela dit des ambitions des hommes ?

a) Metropolis et la ville de Babel sont toutes deux démesurées car elles veulent atteindre le ciel.
b) Les hommes sont trop ambitieux et imbus d'eux-mêmes.

Question 2 : DOCS 1, 2, 4

- a) Quel est le point commun à ces villes ?
- b) De quel siècle cette vision futuriste de la ville est-elle caractéristique ?

a) Ces trois villes sont immenses, démesurées, inhumaines.
b) Cette vision futuriste de la ville est une interrogation qui commence à la fin du XIX^e siècle, mais qui est très présente au XX^e siècle. On mentionnera avec profit Paris au XX^e siècle, roman d'anticipation de Jules Verne (écrit vers 1860 et paru seulement en 1994).

Question 3 : DOC 2

- a) Sur quoi Batman est-il assis ?
- b) Pourquoi cet élément architectural est-il étrange dans ce contexte ?
- c) Qu'apporte-t-il à l'ambiance ?

a) Batman est assis sur une gargouille du toit d'un gratte-ciel. Il contemple la ville d'en haut.
b) Cet élément semble étrange car anachronique dans la ville moderne de Gotham City.
c) La présence de la gargouille accentue l'ambiance de la ville en lien avec son passé.

Question 4 : DOCS 1, 2, 3

Décrivez cette ville : la trouvez-vous inquiétante ?

Justifiez votre réponse en vous appuyant sur les éléments qui la composent et sur les couleurs.

Comparez notamment cette ville avec celles du jeu vidéo Batman et des films de Fritz Lang et de Christopher Nolan.

La ville est mystérieuse, on voit surtout les moyens de communication plus que les immeubles. Les routes sont suspendues comme des ponts, mais elles sont peu empruntées. On se demande, puisque l'on peut se déplacer en volant (voir le personnage du premier plan), à quoi elles servent. Dans la ville de Gotham City (doc. 2) ou Metropolis (doc. 1), on voit surtout les immeubles.

Question 5 : DOCS 3, 5

- a) Comment qualifieriez-vous cette ville ?
- b) Quels sont les points communs avec la ville du film de Brad Bird ? Et les différences ?
- c) Quelle image de la société le dessinateur a-t-il voulu donner ?

Contrairement à Tomorrowland (doc. 3), la ville de Mega-City Two (doc. 5) est désordonnée. On note de nombreuses enseignes, des personnages. La vie est présente, très colorée : la ville est animée.

Question 6 : DOCS 1, 2, 3, 4, 5

Si vous deviez vivre dans une des villes du futur représentées ici, laquelle choisiriez-vous ? Expliquez votre choix en écrivant un court paragraphe argumenté.

La description de la ville (couleurs, bruits, odeurs) doit servir à valoriser votre argumentation.

Question 7 : DOCS 1, 2, 3, 4, 5

Question guidée : Comparez les villes futuristes.

- a) Quelles sont leurs caractéristiques ?
- b) Sont-elles si différentes de nos villes actuelles ?
- c) Quelles sont les représentations les plus négatives des villes ?

Les vues de ces villes futuristes insistent sur la démesure de ces espaces immenses, effet accentué par l'utilisation de la perspective. Peu d'humains sont présents, sinon pour observer, comme les spectateurs que nous sommes, la ville vue depuis ses hauteurs. La ville rêvée du futur ressemble finalement à celles que nous connaissons. On reconnaît assez facilement les villes de New York et de Chicago qui ont inspiré celle de Gotham City.

La ville du futur est imaginée de façon manichéenne : une vision apocalyptique ou bien utopique, aux progrès technologiques immenses. La démesure est de mise (voir le mythe de la tour de Babel) : les gratte-ciel sont vertigineux. Le dessinateur (ou le cinéaste) utilise donc des vues en plongée ou contre-plongée pour accentuer la verticalité et l'immensité. Dans la vision apocalyptique, on insiste sur la noirceur de la ville : souvent elle n'existe que dans la pénombre, elle est dangereuse, et l'on n'aperçoit que quelques survivants.